

Hommage à Patrice Kirchhofer Cinéma Luminor, Paris, le 10 septembre 2019

Je vais parler de la manière dont Patrice faisait ses films. Ce sera évidemment incomplet car on ne peut pas rendre compte d'une œuvre aussi originale et aussi secrète en peu de mots. Le mystère fait en effet partie de la nature du cinéma de Patrice, non qu'il ait eu quelque chose à cacher mais parce que, pour lui, faire des films n'était pas un moyen de dire quoi que ce soit, c'était une activité permettant d'aller d'une banalité à un trésor, de l'impossible au réel.

Nous nous sommes rencontrés au milieu des années 70, au moment où il devenait cinéaste. Il avait déjà réalisé des dessins animés, vous allez en voir un ce soir, *Sensitométrie 1*, et suivi les cours de José-Manuel Barata Xavier, son « prof de cinéma », comme il disait, dont il admirait sans réserve le travail sur le mouvement. Cette formation fut essentielle. En animant des images, Patrice apprit que la réalité ne se reproduit pas mais qu'il faut la recréer.

Après les dessins, Patrice anima des photographies ou des bouts de films. Il partait d'un motif, d'une figure humaine, le seul sujet possible à ses yeux. Un homme qui gravit un escalier, une fille qui attend, quelqu'un qui court dans un bois, d'autres qui dansent. Ce pouvait être aussi la trace d'une activité humaine : une peinture rupestre, la façade d'un immeuble en biseau, des carcasses de hauts-fourneaux. Ce motif sans référence particulière, détaché de son contexte, renvoyait à notre condition. L'art de Patrice est universel, il évoque les secrets de la vie.

Patrice se livrait ensuite à deux opérations. Il décomposait le motif initial en images fixes puis il le recomposait en animant les images qu'il avait collectionnées ou réalisées, le plus souvent des photographies.

Il se servait d'un appareil photo argentique entièrement mécanique, doté de grandes capacités, qui lui permettait de superposer autant d'images qu'il désirait sur une seule et même vue. Il aimait le rendu de la pellicule Kodachrome, son contraste important et ses couleurs saturées. Avec ce film peu sensible, il photographiait des personnes faiblement éclairés qui bougeaient et réalisait des images floues, comme on en voit dans *Ataraxie 1* et *Chromaticité 1*. Patrice comptait beaucoup sur le hasard, sur des accidents, pour obtenir des images spontanées, plus réelles et plus vivantes que celles qu'il aurait préméditées.

Insensiblement, il passait de la décomposition du motif à sa recombinaison. Il vivait d'abord longuement avec les images. Il explorait leurs formes, les disposait dans un certain ordre, livrait bataille à celles qui s'imposaient trop facilement, les éliminait, recommençait. Il essayait de voir sans comprendre. Il attendait que les images retenues s'emparent de lui. Ensuite seulement, il les filmait et développait ce qu'il avait enregistré. Là encore, il faisait confiance au hasard. L'impressionnante dernière partie de *Chromaticité 1* est due à des décharges électrostatiques que Patrice avait volontairement provoquées. Quand il commençait le montage, il avançait intuitivement. Dans le silence de son appartement, il cherchait à composer un mouvement continu, un rythme imprévisible autant qu'irréversible, capable de restituer l'énergie de la réalité qu'il essayait de capter. Pour lui, ce n'était pas dans les images qu'elle résidait mais dans le mouvement artificiel qui les animait. S'il avait besoin d'accentuer ce mouvement, de lui donner plus de consistance matérielle, il créait des musiques et ajoutait des sons. Le résultat, toujours surprenant, nous fait vibrer encore aujourd'hui, au point de nous donner la sensation de vivre ce que nous voyons.

Patrice dut néanmoins changer de méthode. *Densité optique 2*, un film abstrait réalisé en 1979 à partir de bandes de couleurs, lui sembla trop esthétique. Son rythme plat et constant ne suscitait pas d'émotion ni de sensation. Patrice y vit une impasse. Il cessa d'animer des images et se tourna vers la prise de vue cinématographique. Il se mit à filmer à la sauvette dans la rue, sans le son, en noir et blanc. Il collectionnait les plans, les regardait pendant des

heures, des jours, sur l'écran de sa table de montage, scrutant ce que le hasard lui avait permis d'enregistrer, s'imprégnant des rythmes, chaque plan étant une nuit envahie de mouvements. Quand l'idée d'un film lui venait, c'était un moment d'excitation, un jeu, une gaieté : la joie d'inventer. Il tournait alors ce qui lui manquait avec une connaissance ou un ami qui faisait l'acteur. Le film avançait ainsi plan après plan et la surprise l'emportait sur l'intention. Je n'aurai pas le temps de décrire la voie que Patrice suivit pendant cette deuxième période, je ne citerai que les titres des réalisations : *Anorexie 4*, *Hors titre 1*, montré ce soir, et *Décembre 79*. Trois films où Patrice suggère une histoire et l'efface en même temps ; trois beaux poèmes où Raymond Chandler rejoint Friedrich Murnau, rejetés par le milieu du cinéma expérimental ; trois films qui ouvrent notre sensibilité et nous offrent à jamais une vie de plus en plus forte.

Patrice est mort.

Nous sommes quelques-uns présents dans la salle - en particulier Gisèle, Luc, Eugénie, Louis - à penser à sa famille et à être fiers d'avoir été ses amis.